

JOURNÉE  
INTERNATIONALE  
DES DROITS DES  
FEMMES



*Suzanne*  
**BRIET**

EXTRAITS CHOISIS

*LittératureSgulle.fr*

AU FÉMININ



*Nohad*  
**SALAMEH**

Crédit des illustrations : Thérèse Quartiero et Michel Ravey



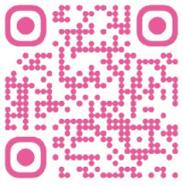
# LittératureSque.fr

## Un projet fédérateur de valorisation des archives littéraires conservées dans le Grand Est

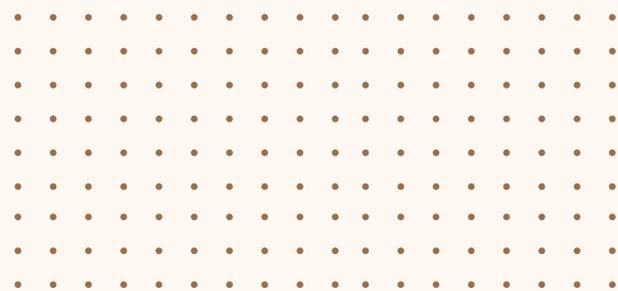
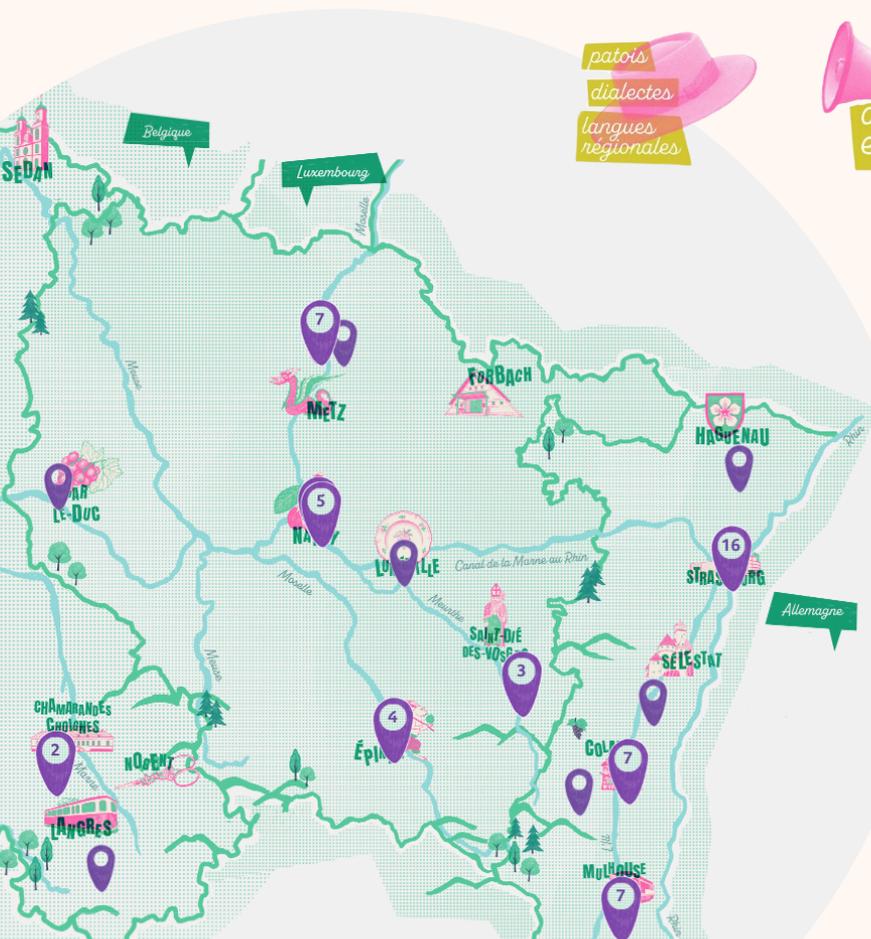
Pol Neveux, Arthur Rimbaud, André Dhôtel, Paule Régnier, Richard Rognet, Nathan Katz, Cécile Périn, Paul Verlaine...

Certains noms sont connus, d'autres moins. Leur point commun ? Les archives de ces auteurs sont conservées en Grand Est ! Une trentaine d'établissements du Grand Est (bibliothèques, musées, services d'archives, maisons d'écrivain...) se sont associés pour vous faire (re)découvrir plus d'une centaine d'auteurs à travers les archives qu'ils ont laissées derrière eux. Ces archives sont le reflet fascinant de l'activité de création artistique dont elles nous ouvrent les coulisses : brouillons, manuscrits, annotations, travaux préparatoires, correspondances, photographies...

Projet porté par Interbibly, centre de ressources du livre et du patrimoine écrit en Grand Est, LittératureSque.fr vous propose une plongée dans l'univers personnel et professionnel de ces écrivains qui ont forgé le paysage culturel du Grand Est. Pensé pour le grand public et richement illustré, ce site se veut un objet numérique créatif à part entière mettant en valeur les points d'intérêt touristique liés au patrimoine littéraire de la région. Sa conception a été confiée à deux talents strasbourgeois : Thérèse Quartiero, graphiste et illustratrice, et Michel Ravey, développeur web et enseignant à la Haute école des arts du Rhin (HEAR). Grâce à une cartographie interactive ponctuée de jeux, partez à la découverte de ces plumes à travers huit parcours thématiques :



C'est par ici !



Moins de 10% des auteurs ayant transmis leurs archives dans une institution publique du Grand Est sont des femmes.

# SOMMAIRE

01

Jeanne Mélin

02

Nohad Salameh

03

Yvette Lundy

04

Claire Goll

05

Suzanne Briet

06

Cécile Périn

07

Marie-Louise Gillet

08

Germaine Maillet

09

Paule Régnier

10

Lina Ritter



*Paule*  
**RÉGNIER**

JEANNE MÉLIN,  
JEAN OU À TRAVERS LA MISÈRE, 1927.

(ARCHIVES CONSERVÉES AUX ARCHIVES  
DÉPARTEMENTALES DES ARDENNES)



A FOURMIES

Dans le Nord et les Ardennes,  
Pays de côtes, de plaines,  
Il y a des coins jolis.  
Les habitants sont polis  
Accueillants et fraternels,  
Quoique la vie éternelle  
Ne les préoccupe guère...  
Bon pour les temps de naguère !

Lors, craignant de s'égarer  
Ils devaient se préparer  
Contre la neige et le froid.  
Des loups rôdaient dans les bois !  
C'était leur plus grand effroi...  
Puissant, sonnait le beffroi  
Quand les lutins et les fées  
Y venaient pour se chauffer.

Le voyageur en nos temps,  
N'en redoute pas autant,  
En roulant sur larges routes.  
Il met les loups en déroute,  
Car les phares des autos  
Ont succédé aux falots,  
Dans tous ces merveilleux sites,  
Que les touristes visitent.

Dans les sentiers, les forêts,  
Dans les bois, et les guérêts  
Qui avoisinent les bourgs  
Les ménages des Faubourgs  
Pourraient bien se reposer,  
S'ils étaient tous disposés  
A s'unir pour des voyages,  
Où la gaïté se partage.

Dans la vallée de la Meuse,  
Où une âme vertueuse  
Aimerait à l'élever  
Le travailleur essoufflé  
Doit rejoindre son logis,  
Toujours montant...A Fourmies  
Il est plus favorisé,  
Il peut marcher moins lassé.

En ce bourg, loin des chantiers,  
Les Pierre, ménage d'ouvriers  
Couple superbe et râblé  
Mit au monde un beau bébé.  
Petit Jean était bien beau  
Dans son modeste berceau !  
Vrai bonheur de ces époux,  
Dommage qu'il était roux !

Tous en prirent leur parti  
L'enfant était si gentil  
Avec ses beaux cheveux d'or.  
Il était souvent dehors.  
Quand sa mère le promenait,  
Les femmes s'en amusaient.  
Riant, l'appelaient "Rouquin"  
Lui chantant "le P'tit Quinquin".

Les Pierre pendant des années,  
Vécurent en condamnés.  
Pouvaient-ils croire à l'amour  
En vivant au jour le jour ?  
Ne philosophant jamais,  
Ils chantaient au mois de mai,  
Sans songer au lendemain,  
Se contentant de leur gain...

NOHAD SALAMEH, BAALBEK, LES DEMEURES  
SACRIFICIELLES, TRADUIT DE L'ARABE  
PAR ANTOINE MAALOUF, 2007.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE  
DE REIMS)



Ville diagonale, perchée à la fourche du soleil, traversant la substance des dieux afin d'accueillir la légende qui va s'épaississant de songeries transportables à travers le rideau du théâtre des siècles.

Cité dont nulle neige ne peut fêler le nom, où jour après jour se densifie l'haleine des sarcophages au-dessus du réseau ferré de ses cavernes, et l'on devine des porteurs de flambeaux se poursuivant parmi les galeries, précédés d'hosannas.

Baalbek la Cananéenne, pétrie de vibrations davantage encore que de blocs, de battements plus que d'aspérités, oppose aux Vents désertiques ses troupeaux de mythologies grossis infiniment par ses yeux de cristal.

Fille mère de toutes les divinités, elle campe au milieu des Esprits qui, d'un songe unique, stoppèrent en ce lieu l'avancée de la mort. Vacillante, cambrée sous une brassée de pulsations et de stridences, elle danse au sommet de ses chaos pierreux, dégageant un parfum de noces de Cana.

Baalbek, qui viens de toutes parts avec tes jours en feu de nomade, incalculable ville dévorée par tant de doutes et d'espérances, je sais que tu continues de quêter la Vie sur les paumes intarissables d'Astarté, Mère des mères, ô liseuse des lignes de la rédemption sous une pluie d'étoiles filantes.

YVETTE LUNDY,  
LE FIL DE L'ARAIGNÉE, 2012.

(ARCHIVES CONSERVÉES AUX  
ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA MARNE)



On nous donne un matricule à apprendre par cœur et en Allemand, sous peine de représailles. Nous sommes déjà dépouillées de tout mais ce matricule détruit l'infinie parcelle d'humanité qui nous restait, en nous privant de notre identité. Désormais, je n'ai plus de nom, je suis le n° 47360, c'est à dire rien, un trou entouré de néant.

Nous traversons le camp, trente-deux blocks (nom qui désignait les bâtiments) alignés en ordre parfait où séjournent quarante-cinq mille détenus, femmes et enfants de toutes nationalités : une ville dédiée à la mort ! L'atmosphère est dantesque : les cris, les chiens, les coups, tout contribue à nous amoindrir. Nous marchons comme des zombies et chaque pas nous enfonce un peu plus dans l'effroyable réalité.

Dans le block 23 qui nous est assigné, pour l'indispensable quarantaine (en réalité nous n'y resterons que deux semaines, le Reich a trop besoin de nous !), on attend les ordres, assises sur un banc. Les gardiennes nous encerclent, menaçant et vociférant. Les schlagues zèbrent l'air et s'abattent au hasard sur les dos courbés. Les puces nous sautent sur les jambes mais le moindre mouvement pour nous en débarrasser nous exposerait aux brimades. Nous retenons notre souffle, immobiles et silencieuses, la peur au ventre. L'appel n'en finit pas, on nous compte et nous recompte. Puis, on nous indique les châlits, d'étroites planches de bois superposées sur trois niveaux, avec ordre de nous y installer immédiatement.

“Schnell !” Le mot claque et nous nous ébrouons comme un troupeau affolé.

Nous sommes en surnombre et tous les châlits sont occupés. Des détenues se poussent pour nous laisser une place minuscule, et nous éviter les représailles. Elles le font d'autant plus qu'elles sont elles-mêmes passées par là ! Nous nous recroquevillons en sardine, à deux ou trois sur une paille abjecte, souillée de traces de dysenterie, de vomissures et d'abcès purulents. La vermine rampe sous nos vêtements, se colle à la peau et suce avidement nos chairs.

Tout est hurlement saleté et puanteur. C'est irréel : ça ne ressemble à rien de ce qui existe dans la vraie vie. Autant que je me souviens, mes cauchemars n'ont jamais été aussi loin dans l'horreur. Je voudrais croire que je vais me réveiller là, tout de suite, mais en réalité il me faudra quatre mois pour quitter cet enfer.

CLAIRE ET YVAN GOLL,  
POÈMES D'AMOUR, 1925.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE  
DE SAINT-DIÉ-DES-VOSGES)



Au mois d'amour, le jardinier céleste  
Repeint à neuf les petites pervenches  
Qui habitent le bois depuis trente mille ans,  
Il brise les vitres du lac  
Où les carpes ont vécu sous scellés,  
Dans les buissons ardents, les anges reparaissent  
Et jouent au Ping-Pong.

Oh ! je suis sûr, ma bien-aimée,  
Qu'il ne peut rien nous arriver :  
Notre sourire  
Ressuscite la vie,  
Notre sourire,  
Fera mourir la mort.

## SUZANNE BRIET, QU'EST-CE QUE LA DOCUMENTATION ?, 1951.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE DE CHARLEVILLE-MÉZIÈRES)



Une étoile est-elle un document ? Un galet roulé par un torrent est-il un document ? Un animal vivant est-il un document ? Non. Mais sont des documents les photographies et les catalogues d'étoiles, les pierres d'un musée de minéralogie, les animaux catalogués et exposés dans un zoo.

À notre époque de transmissions multipliées et accélérées, le moindre évènement, ou scientifique ou politique, lorsqu'il a été porté à la connaissance du public, s'alourdit aussitôt d'une « vêtue de documents » (Raymond Bayer). Admirons la fertilité documentaire d'un simple fait de départ : par exemple, une antilope d'une espèce nouvelle a été rencontrée en Afrique par un explorateur qui a réussi à en capturer un individu qu'il ramène en Europe pour notre Jardin des Plantes. Une information de presse fait connaître l'évènement par des communiqués de journaux, de radio, par les actualités cinématographiques. La découverte fait l'objet d'une communication à l'Académie des Sciences. Un professeur du Muséum en fait état dans son enseignement. L'animal vivant est mis en cage et catalogué (jardin zoologique). Une fois mort il sera empaillé et conservé (au Muséum). Il est prêté à une Exposition. Il passe en sonorisé au cinéma. Son cri est enregistré sur disque. La première monographie sert à établir partie d'un traité avec planches, puis une encyclopédie spéciale (zoologique), puis une encyclopédie générale. Les ouvrages sont catalogués dans une bibliothèque, après avoir été annoncés en librairie (catalogues d'éditeurs et Bibliographie de la France). Les documents sont copiés (dessins, aquarelles, tableaux, statues, photos, films, microfilms), puis sélectionnés, analysés, décrits, traduits (productions documentaires). Les documents se rapportant à cet évènement sont l'objet d'un classement scientifique (faune) et d'un classement idéologique (classification). Leur conservation enfin et leur utilisation sont déterminées par des techniques générales et par des méthodes valables pour l'ensemble des documents, méthodes étudiées en associations nationales et en Congrès internationaux. L'antilope cataloguée est un document initial et les autres documents sont des documents seconds ou dérivés.

CÉCILE PÉRIN, *LE BEFFROI*, 1905.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE  
DE L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE)



Je ne veux rien de plus que reposer ma main  
Sur ton front triste et beau, sur tes lèvres chéries,  
Rien de plus que songer : l'heure est douce...et demain  
Peut-être sera lourd de lutte et de chagrin...  
Ce soir, c'est une pause aux confins de la vie.

Je ne veux rien de plus que t'aimer, mon ami.  
Mon âme est une rose en la nuit odorante...  
A tes doigts langoureux, dans l'ombre qui frémit  
Je ne suis qu'une fleur de volupté tremblante...  
Respire-la, songeur, un instant, et souris...

Ô mon ami, je ne veux rien que ton sourire.  
Nous avons trop brûlé notre lèvre aux baisers...  
Assez d'ivresse et de sanglots et de délire !  
Laisse tomber le soir sur nos cœurs apaisés.  
Je ne veux rien, ô mon ami, que ton sourire.

Le sauvage Désir enfin s'est endormi.  
Je puis blottir mon front heureux sur ta poitrine  
Nos rêves confondus ont fait l'heure divine  
Entends à petits coups battre mon cœur soumis.  
Je ne veux rien de plus que t'aimer, mon ami.

MARIE-LOUISE GILLET,  
 "QUAND LEUR DONNERAIS-JE ?", 1969

(ARCHIVES CONSERVÉES AUX ARCHIVES  
 DÉPARTEMENTALES DES ARDENNES)



Quand leur donnerais-je ô Père,  
 Ce que tu veux que je leur donne ?  
 Comment partagerais-je avec eux tous  
 ce pain quotidien de la poésie ?

Tu le sais bien, Toi,  
 Qu'un salaire d'ouvrier ne permet pas  
 de se faire éditer !  
 Tu le sais bien  
 Que l'audience est mince chez les lettrés de ce monde,  
 Quand l'usine a été l'unique collègue,  
 La seule Université  
 Et la vie chaque jour,  
 à gagner,  
 le quotidien problème à résoudre !

Quand leur donnerais-je, dis, Seigneur ?  
 Je ne sais pas...  
 Mais Toi, Tu sais.  
 Et cela suffit !

Ma tâche à moi,  
 Aujourd'hui,  
 c'est d'écrire.

Et quand demain, à son tour,  
 Sera devenu "l'aujourd'hui",  
 Peut-être me permettras-Tu de donner à mes frères  
 ces chants de chaque jour...



### Le quincaillier de Rethel

Il y avait jadis à Rethel un quincaillier si extravagant et si rageur qu'il accueillait à coups de marteau les personnes assez imprudentes pour entrer dans son magasin. La femme de ce quincaillier, s'inquiétant de voir les clients se faire rares, alla trouver une fée et lui dit :

-Mon mari frappe à coups de marteau les clients du magasin. Comment lui faire entendre raison ?

-Rien de plus facile, dit la fée.

Et la nuit, elle envoya trois petits lutins dans le lit du quincaillier ; l'un portait une scie, l'autre un couteau, le troisième des cuisses et des mollets à ressort. Ils coupèrent les jambes du quincaillier et lui mirent des jambes artificielles.

Celui-ci ne s'aperçut de rien et se leva comme d'habitude. Arrivé dans son magasin, il reçut une cliente qui lui demanda une tenaille. Comme d'habitude encore, il alla chercher son marteau pour la frapper et il prit aussi son tiroir à tenailles qu'il mit sur sa tête.

Mais le poids fit s'affaisser ses jambes d'acier et il se replia sur lui-même. Il déposa son tiroir sur le comptoir et c'est alors que les ressorts se détendirent brusquement et l'envoyèrent au plafond où il eut presque le crâne brisé. Suffoqué et rompu, le quincaillier retomba par terre en se demandant ce qui lui arrivait.

La cliente lui dit alors :

-A ton tour d'être frappé, toi qui as si souvent frappé les autres.

C'était la fée qui avait pris cette apparence.

Le quincaillier repentant comprit enfin son absurde méchanceté ; il avait agi comme ses outils aveugles : marteaux et tenailles ; il n'était plus lui-même qu'une mécanique. Alors il implora la pitié de la fée et elle lui rendit ses vraies jambes.

Désormais, aucun marchand ne fut plus complaisant ni plus poli.

PAULE RÉGNIER,  
L'ABBAYE D'EVOLAYNE, 1933.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE  
DE CHARLEVILLE-MÉZIÈRES)



Puis soudain, quelque chose de nouveau se produisit. Le rôle d'Adélaïde faiblit, faiblit, cessa complètement. Les sanglots de Michel éclatèrent tout haut. Le père Athanase s'était levé. Avec une dignité souveraine, il enveloppa d'un grand signe de croix le corps qui palpitait encore. A cet instant suprême où il est dit que l'âme fait son choix et, devant l'éternité ouverte, accepte ou refuse pour toujours la grâce offerte, certain que tout l'amour dont elle avait brûlé sur terre se fixait maintenant sur son objet réel, il répéta une fois encore la formule de l'absolution. Il l'achevait, quand un souffle assez fort, péniblement passa les lèvres de la mourante, puis un autre souffle, plus faible puis, après un long intervalle, le dernier.

Bien que les deux prêtres songeassent surtout à l'âme envolée, ils furent doux pour la pauvre chair qu'elle avait habitée, compagne d'une longue souffrance. Ils lui rendirent pieusement les derniers honneurs. Quand Michel eut fermé ses yeux, lissé doucement ses cheveux, enroulé autour de son cou une écharpe qui cachait la bouche, restée légèrement entr'ouverte, Adélaïde reprit une passagère splendeur. Ses traits contractés se détendirent, les plis profonds creusés sur son visage s'effacèrent. La mort avant de la détruire la para de suprêmes grâces. Elle sortait des humiliations de l'agonie affinée, dématérialisée en quelque sorte, ainsi qu'un être qui a passé par la torture et sa beauté prenait à la fois un caractère grave et enfantin, unissait la majesté de la douleur et de la science à la jeunesse intangible qui vient de l'éternité.

Elle gisait pâle, démunie de tout, mais on eût dit que sa forme, abandonnée par l'esprit, demeurait chargée d'une révélation suprême. La femme qu'elle avait été, longtemps cachée sous les flots mouvants de la vie, à travers les eaux étales, limpides de la mort apparaissait en transparence dans sa vérité absolue. Et ceux qui la veillaient la comprenaient enfin. Trompés par son ardeur, sa noblesse, sa force apparente ils n'avaient point reconnu en elle l'incurable infirmité de l'amour humain. Ils s'étaient plu à la croire libre, ailée, lucide, alors qu'elle avait tous les membres liés, ce bandeau sur les yeux, ce glaive en travers du cœur. Mais quelqu'un connaissait sa faiblesse devant qui se tenait à présent son âme tremblante, marquée des souillures de la vie.

10

LINA RITTER,  
HAÏKUS ALSACIENS, 2017.

(ARCHIVES CONSERVÉES À LA BIBLIOTHÈQUE  
NATIONALE ET UNIVERSITAIRE DE STRASBOURG)



E guete Mensch  
brücht nit viel rede :  
me het gli Vertraüe zue ihm

*Un homme bon  
n'a pas besoin de beaucoup parler :  
on lui fait confiance tout de suite*

Wenn dü's gern schaffsch,  
was der Werchtig vo dir verlangt  
isch's fast scho Sunntig.

*Si tu fais avec plaisir  
le travail de chaque jour  
c'est déjà bientôt dimanche*

Unser Härgett  
het scho vil fir is to.  
Er wird no meh fir is tue

*Notre Dieu  
a déjà fait beaucoup pour nous  
Il fera plus encore*



# LittératureSque.fr

promenade à travers les archives  
littéraires du Grand Est